

EMERY

Je fis rouler mes épaules et bâillai. Je détestais arriver à la fac si tôt le matin. En même temps, si je me sentais complètement abruti, j'allais pouvoir voir Mitch. Comme ses cours ne démarraient que dans une heure, nous pourrions en profiter pour boire un café... ou bien simplement rester dans son bureau. J'avais quelques idées pour occuper notre temps de façon bien plus agréable que travailler.

Impatiente de passer cette heure en tête-à-tête avec mon amoureux, je m'engouffrai dans le couloir du bâtiment qui abritait l'université d'histoire d'Austin. Certes, cette relation avec mon professeur et directeur de thèse pouvait sembler taboue, mais cela ne me dérangeait en rien. Arrivée devant sa porte, je l'ouvris à la volée et lançai :

— Mitch, j'ai pensé que nous pourrions...

Ébahie par le spectacle qui s'offrait à mes yeux, je m'arrêtai au beau milieu de ma phrase.

Assis sur sa chaise, derrière le bureau même qui me faisait fantasmer, Mitch tenait une blonde, menue, sur ses genoux. Une étudiante de premier cycle. Depuis le seuil, je pouvais voir que sa jupe était remontée sur ses cuisses.

J'étais estomaquée. *C'était impossible. Je ne pouvais pas être aussi naïve.*

— Qu'est-ce qui se passe, ici, bordel ? m'écriai-je.

La fille se leva d'un bond et rajusta sa jupe.

— Rien ! se défendit-elle avec un cri strident,
— Je l’aidais juste avec des... devoirs de dernière minute,
mentit Mitch.

— Tu te fiches de moi ? ironisai-je d’une voix sourde,
menaçante.

Je me tournai vers l’étudiante.

— Tu devrais nous laisser. Maintenant !

— Emery, tempéra Mitch d’un ton apaisant.

— Maintenant ! hurlai-je.

Sans demander son reste, la fille attrapa son sac et se rua hors de la pièce. Je fis claquer la porte derrière elle et foudroyai du regard l’homme que, depuis trois ans, je croyais aimer. Mais, en le regardant se rhabiller, assis, je ne voyais plus qu’un minable.

— Ouh là, c’est gênant, là ! lançai-je d’un ton brusque. Je pars. Je te quitte, j’arrête le doctorat, je quitte la fac. Je me casse !

— Tu ne peux pas abandonner ton doctorat, Emery, fit-il remarquer, sans relever mes autres déclarations.

— Je le peux, et je vais le faire.

— C’est ridicule, insista-t-il en disciplinant ses cheveux en bataille. Il ne te reste qu’une année.

Je haussai les épaules.

— Là, tu vois, je m’en fous. Putain, tu m’as trompée, Mitch !

— Allons, Emery. C’est vraiment ce que tu crois ?

— Euh... allô ? Je viens de te surprendre avec Angela. Elle est en premier cycle !

— Tu ne sais pas ce que tu as vu.

Avec un reniflement de dédain, je répondis :

— Tu ne manques pas d’air ! Je sais très bien ce que j’ai vu. Et si tu veux mon avis, ce n’était pas la première fois. Il y en a eu combien, avant ?

Il se leva et fit mine de m’attirer dans ses bras, mais je me dégageai d’un geste vif.

— Ça va s'arranger, Emery.

— Je rêve ! Tu me prends pour une idiote ?

— Oh, Em, reprit-il en lissant sa veste noire. Ne sois pas si puérile.

En entendant ces paroles répugnantes, je me sentis écumer de colère.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de puéril à accuser l'homme que j'aimais de coucher avec une autre. Je défends des valeurs que je tiens pour justes et qui n'ont rien à voir avec ta routine de merde. Tu couches avec d'autres étudiantes ?

— Allons, mon chou !

— Évidemment !

Secouant la tête, je battis en retraite.

— Waouh, je suis vraiment idiote. Non seulement, je ne veux vraiment pas être en fac, mais je ne veux vraiment pas être avec toi.

Sur ces mots, je m'avançai vers la porte d'un pas décidé.

— Emery, appela-t-il. Ça fait trois ans. Tu ne peux pas me faire ça.

Je pivotai vivement sur mes talons.

— Dis-moi que tu ne baises personne d'autre et que je suis la seule fille qui compte pour toi.

Il lissa ses longs cheveux blonds d'une main tremblante. Il se voyait comme le professeur cool, celui à qui tout le monde pouvait parler, non seulement de ses problèmes de recherche, mais aussi de ceux de la vie. Une tactique grâce à laquelle il était parvenu à m'embobiner et, comme une imbécile, je m'étais laissée aveugler par les beaux costumes, les élégants dîners, par le fait de trouver enfin un homme qui me comprenait. Et qui se révélait n'être qu'un... enfoiré.

Voyant qu'il restait muet, je persiflai :

— C'est bien ce que je pensais.

Sortir de son bureau fut l'une des expériences les plus libératrices de ma vie. Sa conduite, pendant toutes ces années,

aurait dû lui coûter son poste. C'était tout ce qu'il méritait. Mais je ne me sentais pas encore prête à le dénoncer. Je me contentai d'aller remplir les papiers pour abandonner mon cursus, au département d'histoire. Peut-être qu'un jour, je déciderais de revenir et de finir mon doctorat. Aujourd'hui, je savais que j'étais arrivée à la fin du chemin. Une crise de panique de trop, la première ordonnance de Xanax de ma vie et un sujet de dissertation que je semblais incapable de maîtriser avaient eu raison de moi.

J'emmerde les études !

Au volant de ma Subaru Forester, je couvris la distance qui me séparait de mon studio en pestant après la circulation d'Austin. Comment pouvait-il être possible de rouler pare-chocs contre pare-chocs à toute heure de la journée ?

Mon appartement, que je négligeais depuis trois ans, était un véritable capharnaüm et la simple pensée de le vider me donnait la migraine. Désormais, j'étais libre comme l'air. Pas d'obligations. Pas de travail. Pas d'avenir.

Consternée par le ridicule de mes pensées, je levai les yeux au ciel et commençai à empiler la moitié du contenu de mon placard dans mes deux valises. Une heure plus tard, mon MacBook dans sa sacoche de cuir, sans oublier mon téléphone et mon chargeur d'ordinateur, je dis adieu à Austin. Il faudrait bien que je revienne pour récupérer le reste de mes affaires. Pour le moment, j'allais me contenter de conduire les six heures qui me séparaient de Lubbock en écoutant des chansons de Noël.

Bizarrement, la plupart des gens n'avaient pas la moindre idée d'où se trouvait Lubbock. Quand vous leur expliquiez que ce n'était pas un trou, en plein désert, envahi de boules d'herbes virevoltantes, ils paraissaient surpris. Comme s'il était impossible de trouver une ville de trois cent mille habitants au Texas de l'Ouest !

D'ailleurs, après quatre années à Norman, l'université de l'Oklahoma, j'avais tellement pris l'habitude d'expliquer

que je venais du Texas que j'avais continué à le préciser, même après avoir déménagé à Austin pour mon doctorat.

La question suivante était invariablement : « Où, au Texas ? »

Je devais alors clarifier : « Lubbock. Au Texas de l'Ouest. Et ce n'est pas un trou perdu, figure-toi ! C'est la ville natale de Buddy Holly et il y a une excellente fac, Texas Tech. »

Ma réponse était invariablement accueillie par un hochement de tête. Mais comme personne n'avait jamais mis les pieds au Texas de l'Ouest, j'avais l'impression de ne jamais vraiment convaincre mon interlocuteur.

Je me garai enfin devant la maison flambant neuve de ma sœur. Une main sur son ventre rebondi, Kimber m'attendait sur le seuil. Lilyanne, sa fille de quatre ans, gambadait autour d'elle.

Je mis le frein à main et descendis prestement de voiture pour prendre ma nièce dans mes bras.

— Salut, mon chou ! lançai-je en la faisant tourner avant de la jucher sur l'une de mes hanches.

— Je ne suis pas un chou, tata Em. Je suis une princesse !

— Tu l'as dit, ma jolie princesse, si maline !

— Salut Em !

Kimber me serra dans ses bras.

— Salut Kimbi.

— Dure journée ?

— On peut le dire comme ça.

Après avoir reposé Lilyanne à terre, j'ouvris le coffre. Kimber prit la plus petite des deux valises et je fis rouler la grande dans l'énorme maison.

— Em ! Tu veux voir ma robe neuve ? Elle a des dinosaures dessus. Les dinosaures font *Grrr* ! lança Lilyanne.

— Pas maintenant, Lily. Nous devons installer Emery

dans la chambre d'amis. Tu peux lui montrer le chemin ? demanda Kimber.

Les yeux de l'enfant s'illuminèrent et elle se précipita au premier à la vitesse de l'éclair.

— Viens, tante Em. Suis-moi ! Je sais où c'est.

Ma sœur poussa un soupir d'épuisement.

— Je suis contente que tu sois ici.

— Moi aussi. Ta fille n'est pas de tout repos. Mais c'est bien qu'elle soit ici. Sinon, je risquerais de me perdre dans cette maison, plaisantai-je, tout en montant l'escalier à la suite de Lilyanne.

Stupéfaite par la taille des lieux, je poursuivis :

— Sérieux, on est dans *La Belle et la Bête*, ou quoi ? Y a-t-il une aile ouest que je devrais éviter ?

Avec un reniflement, Kimber leva les yeux au ciel.

— Cette maison n'est pas si grande !

— Jamais trop grande pour une bibliothèque avec des échelles, bien sûr.

— Bien sûr. Nous envisageons d'en installer une.

— Je le savais ! S'il te plaît dis-moi que toutes les romances coquines que nous lisions au lycée sont maintenant fièrement exposées.

Elle déposa ma valise dans la chambre d'amis qui était approximativement de la taille de mon studio à Austin.

— Noah me tuerait, répliqua-t-elle en faisant les gros yeux. La plupart de mes livres sont sur mon iPad maintenant, de toute façon. Je me suis convertie aux ebooks.

— Stylé ! approuvai-je en battant des paupières. J'aimerais bien avoir un iPad. Je te le dis en passant, au cas où Noah aurait besoin d'une idée de cadeau pour Noël.

Kimber éclata de rire.

— Mon Dieu ! Comme tu m'as manqué.

J'esquissai un sourire sardonique. Noah travaillait au Texas Tech Medical Center. Il ne comptait pas ses heures et gagnait une fortune. Kimber et lui étaient amoureux depuis

le lycée et jamais je n'avais connu un couple aussi affreusement adorable.

— Viens, Lilyanne, appela Kimber. Il y a des cookies au four.

— Des cookies ? répétai-je avec enthousiasme. La recette de maman ?

— Bien sûr. Tu vas aller la voir ? demanda ma sœur d'un air qu'elle voulait détaché.

Or son coup d'œil curieux ne m'échappa pas.

Non que je ne m'entende pas avec ma mère. Mais... nous faisons la paire, elle et moi. Deux têtes de mule. Aussi, quand nous étions ensemble, nous nous retrouvions et tout le monde prenait le large.

— Oui... probablement.

— L'as-tu au moins prévenue que tu arrivais ?

Nous étions maintenant dans la cuisine. Kimber prit Lilyanne dans ses bras et la jucha sur un siège devant des vermicelles multicolores. Quand la minuterie retentit, indiquant que les biscuits étaient prêts, elle les sortit du four. Des biscuits de Noël, moelleux et dorés, exactement comme nous les aimions.

Je lançai un regard penaud à ma sœur.

— Non mais...

— Merde, Emery ! Elle va me tuer si tu t'installes ici sans lui dire que tu es à Lubbock. Je ne veux pas avoir à gérer ce type de crise. Je suis enceinte.

— Je ne le lui dirai pas, promis-je en prenant un biscuit. Kimber me tapa sur les doigts avec sa spatule.

— Ils sont trop chauds. Attends qu'ils refroidissent.

— Tu ne veux pas te faire bobo, intervint Lilyanne.

J'enfonçai mon doigt dans ma bouche et fis une grimace à ma sœur.

— Très bien.

Kimber abandonna le sujet et nous passâmes le reste de l'après-midi à préparer des cookies. Lilyanne et moi

découpions la pâte avec l'appareil, puis Kimber les disposait sur la plaque du four. Quand ils avaient refroidi, nous les glacions et les saupoudrions de vermicelles multicolores.

Lorsque Noah rentra, plus tôt qu'à son habitude, nous étions couvertes de farine et ivres de sucre.

J'étreignis mon beau-frère avec affection.

— Tu m'as manqué.

— Toi aussi, Em. Il paraît que tu as des problèmes.

Fronçant le nez, j'acquiesçai :

— Oui. Merci de me permettre d'habiter ici le temps que je trouve une solution.

— Tu es toujours la bienvenue. En plus, c'est bien pour Kimber que tu sois là. Elle passe beaucoup de temps à la maison avec la petite et je sais qu'elle a hâte de retourner travailler.

Ma sœur était propriétaire d'une superbe pâtisserie à côté du campus, *Death by Chocolate*. On y trouvait les meilleurs cookies, cupcakes et beignets de la ville. Sa nouvelle grossesse l'ayant obligée à lever le pied, Kimber était contrainte de gérer son affaire depuis chez elle. Mais sa vraie passion restait la pâtisserie et je savais que, dès que possible, elle adorait se lancer de nouveau dans le feu de l'action.

— Merci, Noah.

Lorsqu'il fut l'heure pour Lilyanne d'aller se coucher, je sortis boire un verre avec ma meilleure amie.

Tremblante, je me garai devant *Flips*. Le froid mordant de décembre semblait être tombé d'un coup. Après avoir farfouillé sur le siège arrière, je sortis une veste de cuir noir puis traversai le parking à la hâte.

Après avoir montré ma pièce d'identité au videur, à l'entrée, je me frayai un chemin dans la foule de bobos, jusqu'au fond du bar. Comme je m'y attendais, je trouvai Heidi penchée sur une table de billard, faisant de l'œil à un type qui pensait gagner facilement quelques dollars en jouant contre une fille. Affichant des sourires moqueurs, ses

copains regardaient la scène, tout en buvant des Bud Light. Lubbock était assez grand pour qu'Heidi puisse encore arnaquer quelques pigeons, mais les habitués gardaient prudemment leurs distances.

En me voyant arriver, elle sauta de joie.

— Em ! héla-t-elle.

— Salut, mon chou ! dis-je avec un clin d'œil.

— Les mecs, je vais devoir finir la partie plus tôt que prévu. Ma meilleure amie est ici.

Son adversaire haussa les sourcils d'un air perplexe. Elle se pencha et envoya le reste des boules dans les trous, d'un air parfaitement détaché. Devant l'expression abasourdie du type et de ses copains, je me mis à rire. J'avais assisté à cette scène si souvent.

Son père dirigeant un club de billard, elle y avait, pour ainsi dire, grandi et sa dextérité était de notoriété publique. J'étais sûre que le jeu était à l'origine de son histoire d'amour avec la géométrie. Elle avait étudié le génie civil à Texas Tech, l'université de Lubbock, et travaillait maintenant pour *Wright Construction*, la plus grosse entreprise de bâtiment du pays. J'estimais qu'elle y gâchait son talent mais elle aimait être la seule femme dans une industrie dominée par les hommes.

— Tu nous as arnaqués, explosa son adversaire.

Avec un battement de ses longs cils, elle lui sourit.

— Paye !

Il lança quelques billets de vingt dollars sur la table de billard et, mauvais perdant, sortit en trombe. Heidi les compta puis les fourra dans la poche arrière de son jean déchiré.

— Emery, mon chou, fit-elle alors en nouant ses bras autour de mon cou. Tu m'as manqué.

— Moi aussi, tu m'as manqué. Tu m'offres un verre ?

En riant, elle sortit l'un des billets de sa poche et le jeta sur la table.

— Peter, shots pour Emery et moi !

Peter me salua d'un signe de tête.

— Salut, reine du bal ! me lança le barman.

— C'était Kimber, ce n'était pas moi, lui rappelai-je.

— Ah oui, dit-il, comme s'il se souvenait vaguement.

Mais tu es sortie avec ce frère Wright, non ?

Je pris une profonde inspiration. Il y avait neuf ans, Landon Wright m'avait larguée le jour du bac. Pourtant j'étais toujours connue comme la fille qui était sortie avec un frère Wright. Génial !

— Ouais, grommelais-je. Mais ça fait un bail.

— En parlant des frères Wright... dit Heidi en poussant un shot de tequila citron vert vers moi après avoir couvert le bord du petit verre de sel.

— On peut changer de sujet ?

Ignorant ma réponse, elle poursuivit :

— Sutton Wright se marie, samedi.

— Vraiment ? m'étonnai-je. Je croyais qu'elle était toujours à la fac.

Avec un haussement d'épaules, Heidi répondit :

— Elle a trouvé l'âme sœur. Ça s'est fait assez vite. Ils ne se sont fiancés qu'à Halloween.

— Le fusil sur la tempe ?

La famille Wright collectionnait les scandales. Quand on a des milliards de dollars à dépenser sans aucun code moral, il n'est pas difficile de s'attirer des ennuis. Mais les cinq membres de la fratrie Wright battaient tous les records.

— Aucune idée, vraiment ! Je pense qu'elle est enceinte, oui. De toute façon, on s'en fout, non ? Je ne vais pas rater une occasion d'assister à une soirée de frimeurs avec open bar.

— Amuse-toi bien ! ironisai-je.

— Je t'emmène, ma poule ! m'annonça alors Heidi.

Elle leva son verre dans ma direction et je lui lançai un regard méfiant, avant de l'imiter.

Après avoir bu la tequila et sucé la tranche de citron vert, je finis par répondre :

— Tu sais que j'ai une règle, concernant les frères Wright, non ?

— Je sais qu'après Landon, tu n'as plus voulu entendre parler des Wright.

— Donc tu sais que ce n'est pas simplement Landon, mon problème.

— Oui. Et alors, ce sont tous des connards, qu'est-ce que ça peut bien faire ? Allons nous saouler à leurs frais et nous moquer d'eux !

Elle posa une main enjôleuse sur mon genou et haussa les sourcils d'un air suggestif.

— Je compte me faire un des invités.

Avec un grognement, je frappai son bras.

— Quelle dévergondée tu fais !

— Oui mais tu m'aimes. Tu vas t'acheter une robe neuve. On va bien se marrer.

Je haussai les épaules avec indifférence. *Pourquoi pas ?*

— D'accord. Comme tu veux.